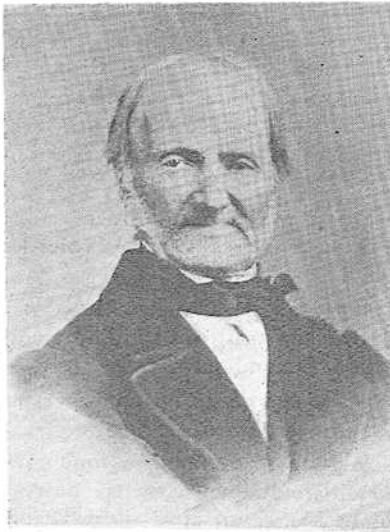


IX. — CRÉPUSCULE AUX BORDS DE LA SÛRE

a) Diekirch (1870—1877).

Dans le Duché de Flausenbourg,
Je perchai près d'un petit bourg ;
Son nom m'échappe, il est unique,
Singulier, très peu phonétique ;
Il est semblable, à point nommé,
Au cri d'un vieux coq enrhumé.

(Les Sifflets ou Le vieux Merle voyageur, 1873.)



Le vieillard désabusé.
Photo de D. Kuhn.

Vous avez deviné qu'il s'agit de Die-ki-rich où Schrobilgen, le vieux merle voyageur, fit son apparition en avril 1870.

Nous ignorons où il logea en premier lieu. Mais à partir du 23 août il occupa trois bonnes chambres dans une maison sise en bordure de la ville et appartenant au sieur Joseph THEYS, un jeune pépiniériste et rosiculteur.

En 1871 nouveau déménagement il demeura au « château » en face l'Hôtel HECK où « force lui était de prendre ses repas et d'en subir la gargotte ».

Le lecteur, surtout s'il est de Diekirch, ne devra pas trop s'offusquer du peu de ménagement avec lequel sont traités la ville de Diekirch et ses habitants. On oublie que ce n'est qu'à partir de la fin du siècle que Diekirch commença à faire sa

renommée de petit centre intellectuel et touristique. Et il est même assez piquant de relever que ce fut un des « noirs neveux » de Schrobilgen, l'abbé Auguste MULLENDORFF qui, en tant que directeur du pensionnat et de l'Athénée, eut le grand mérite d'avoir fait rayonner bien au-delà de son siège l'établissement qu'il sut diriger avec autant d'intelligence que de pittoresque tolérance.

Le nouveau logement étant humide, Schrobilgen le quittera en novembre pour aller habiter chez le mécanicien BLAU, à l'entrée de la ville non loin de la gendarmerie. Son propriétaire, qui possédait un beau jardin sur les bords de la Sûre, vis-à-vis de la gare, lui concéda un lambeau de 24 m² où il cultiva quelques-unes de ses plantes les plus affectionnées. Même la proximité de la rivière engagera à s'adonner à la pêche.